

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Table with 2 columns: Subscription type (e.g., 3 0/0, 4 1/2) and Price (e.g., 69 70, 97 75).

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

BOURSE DE PARIS

Table with 2 columns: Date (10 Jun, 12 Jun) and various market indicators (e.g., 3 0/0, 4 1/2).

Table with 2 columns: Financial instrument (e.g., Actions Banque de France) and Value (e.g., 3020 00).

Table with 2 columns: Market type (e.g., Change sur Londres) and Rate (e.g., 4,88 0/0).

DEPECHE COMMERCIALES New-York, 12 juin.

Change sur Londres, 4,88 0/0; change sur Paris, 5,13 0/0.

11 5/8 Respectes de 3 jours 3,000 balles.

ROUBAIX 12 JUIN 1877.

Bulletin du jour M. Gambetta, recommande ses tournées oratoires. Samedi, il était à Amiens, où il banquetait en compagnie de ses amis du chef-lieu du département de la Somme.

enseignements de l'Évangile. Tous les livres écrits contre l'Évangile peuvent donc être considérés comme les ennemis les plus redoutables du progrès de l'humanité.

Or, ce sont précisément les livres de Voltaire que recommande M. Gambetta. Il ne veut pas du livre qui édifie; il veut du livre qui détruit, du livre qui « renverse les bastilles ».

L'une de ces bastilles, c'est le Christianisme. M. Gambetta veut remplacer la Religion par la Raison. « Vive la Raison ! » s'est-il écrié, en terminant son discours.

Ne nous laissons pas de citer M. Thiers. Que diraient les radicaux si M. de Fourtou, ou M. de Broglie, ou M. Brunet, ou M. Decazes, avait défendu le pouvoir temporel du Pape?

« L'unité catholique serait inacceptable si, au milieu du territoire que les siècles ont assigné au Souverain-Pontife, un autre souverain, prince ou peuple, s'élevait pour lui dicter des lois. Pour le pontificat, il n'y a d'indépendance que dans la souveraineté même. C'est là un intérêt de premier ordre, qui doit faire taire tous les intérêts particuliers des nations ! »

Quelle belle chose que la conviction politique !

La Vénus de Milo. On écrit d'Athènes, 2 juin, à la Gazette d'Augsbourg :

« Il a été envoyé d'ici, comme on sait à divers journaux allemands et étrangers, un télégramme annonçant qu'on avait retrouvé dans l'île de Milo, l'un des bras manquant à la fameuse Vénus, dite de Milo, qui se trouve au Louvre. D'après ce que j'apprends du directeur des fouilles entreprises en ce moment dans l'île de Milo, cette nouvelle n'a pas le moindre fondement. »

La grève de Neux continue. On ne signale aucun trouble dans les mines voisines. L'administration a pris les mesures nécessaires, 300 hommes du 73^e de ligne et cinq pelotons du 19^e chasseurs ont été envoyés sur le territoire des mines de Neux. Ils y sont encore.

Les inondations en Savoie. On télégraphie de Chambéry, le 10, que les inondations ont détruit la voie ferrée et la route sur une longueur d'environ 300 mètres sur le point du territoire de Saint-Michel. On débâcle avec une grande activité.

Trois cents voyageurs attendent à Modane. Parmi eux se trouve Mgr de la Tour d'Auvergne. Ils pourront passer à pied aujourd'hui ; un service de transbordement par voiture pourra être établi aujourd'hui mardi.

« fond, dans lequel je pus introduire tout l'indicateur sans rencontrer le projectile, dont le séjour dont la plaie ne pouvait plus être mis en doute. Les obus tombaient autour de nous ; le maréchal était assis sur un escabeau, dans une espèce de garenne ; ce n'était donc pas le lieu de procéder à un examen plus complet. Je n'avais plus à hésiter, et je déclarai au maréchal qu'il était dans l'impossibilité absolue de remonter à cheval et de conserver les fonctions de général en chef. Immédiatement, il fit porter au général Ducrot l'ordre de prendre le commandement. J'appliquai, à l'aide d'un spica, un appareil provisoire alcoolisé, et, quelques instants après, je confiai le maréchal à M. l'aide-major Rap, qui vint à mener une voiture d'ambulance divisionnaire à une petite distance du lieu de pansement. »

Les odieux outrages adressés au maréchal de Mac-Mahon par la presse radicale ne peuvent manquer d'augmenter la respectueuse sympathie de tous ceux qui ont au cœur l'estime du vrai courage et du pur patriotisme. Les Tablettes des Deux Charentes nous montrent comment, de toutes parts, on porte à ce qui touche le maréchal un intérêt de respectueuse et touchante curiosité.

Un exemple de fixité politique.

« L'unité catholique serait inacceptable si, au milieu du territoire que les siècles ont assigné au Souverain-Pontife, un autre souverain, prince ou peuple, s'élevait pour lui dicter des lois. Pour le pontificat, il n'y a d'indépendance que dans la souveraineté même. C'est là un intérêt de premier ordre, qui doit faire taire tous les intérêts particuliers des nations ! »

Quelle belle chose que la conviction politique !

La Vénus de Milo. On écrit d'Athènes, 2 juin, à la Gazette d'Augsbourg :

« Il a été envoyé d'ici, comme on sait à divers journaux allemands et étrangers, un télégramme annonçant qu'on avait retrouvé dans l'île de Milo, l'un des bras manquant à la fameuse Vénus, dite de Milo, qui se trouve au Louvre. D'après ce que j'apprends du directeur des fouilles entreprises en ce moment dans l'île de Milo, cette nouvelle n'a pas le moindre fondement. »

La grève de Neux continue. On ne signale aucun trouble dans les mines voisines. L'administration a pris les mesures nécessaires, 300 hommes du 73^e de ligne et cinq pelotons du 19^e chasseurs ont été envoyés sur le territoire des mines de Neux. Ils y sont encore.

Les inondations en Savoie. On télégraphie de Chambéry, le 10, que les inondations ont détruit la voie ferrée et la route sur une longueur d'environ 300 mètres sur le point du territoire de Saint-Michel. On débâcle avec une grande activité.

Trois cents voyageurs attendent à Modane. Parmi eux se trouve Mgr de la Tour d'Auvergne. Ils pourront passer à pied aujourd'hui ; un service de transbordement par voiture pourra être établi aujourd'hui mardi.

La liberté du travail en Amérique

Un des crimes les plus odieux que l'on puisse imaginer a été commis le 14 mai dernier à Streator (Illinois). Soixante mineurs, qui avaient consenti à une réduction de salaire fixée par les patrons pendant la récente grève de la Vermilion Road Company ont été empoisonnés en masse par les grévistes à l'aide d'arsenic. A la nouvelle de ce forfait, toute la commune indignée s'est soulevée contre les coupables, qui ont été arrêtés.

La forteresse de Kars

La Correspondance Autrichienne donne les détails suivants sur les moyens de défense de la forteresse de Kars : Les fortifications de cette place sont défendues par 350 canons. La garnison de la ville, commandée par Hassan-Pacha, se compose de 2 bataillons de chasseurs, de 13 bataillons d'infanterie régulière, de 4 bataillons de redits, de 6 régiments de cavalerie avec 11 batteries de campagne. Il faut ajouter en outre un régiment d'artillerie appartenant à l'armée d'Asie-Mineure, une compagnie de sapeurs, 2 bataillons de redits de 1re classe et de 3 batteries de réserve. En outre, le corps d'auxiliaire de Kars se compose de 9 bataillons. La place possède encore 2 bataillons de la garde impériale. Le nombre des défenseurs de Kars s'élève donc à 33,000 hommes sans compter les Circassiens et la cavalerie auxiliaire.

La guerre d'Orient.

Constantinople, 11 juin, midi 35. Dans la nuit de samedi à dimanche, cinq bateaux-torpilles ont tenté de sauter des cuirassés turcs ancrés dans la baie de Sulina. Les cuirassés ayant fait feu, ont coulé deux torpilleurs et ont fait prisonniers les marins qui les montaient. Les autres bateaux se sont enfuis du côté de Kilia. Trois torpilles ont fait explosion sans occasionner d'avaries aux navires turcs.

Les combats continuent entre les Turcs et les Monténégrins devant Spoutz et du côté de Pogodizza. Un télégramme de Moukhtar-Pacha daté du 10 juin annonce qu'une colonne russe se trouvait entre Kars et Erzeroum et avait repris le chemin de Kars.

LETRE DE PARIS

(De notre correspondant particulier.)

Paris, 11 juin 1877 On remarque beaucoup que la République Française a relégué à sa seconde page le discours prononcé par M. Gambetta à Amiens. D'ordinaire les allocutions de ce genre ont les honneurs de la première page. Peut-être cette modestie inattendue a-t-elle pour cause le peu d'importance intrinsèque du discours ?

Je suis informé que le ministre de l'intérieur vient d'envoyer aux préfets de nouvelles instructions relatives au colportage. Vous connaissez la circulaire de M. de Fourtou sur ce sujet. On recommande aux préfets de tenir la main de la façon la plus rigoureuse à l'exécution des prescriptions de la circulaire. On attache une très-grande importance à la surveillance des colporteurs que les radicaux utilisent pour la plupart comme agents pendant la période électorale.

Les journaux parlent beaucoup, depuis quelques jours, des élections sénatoriales qui doivent avoir lieu pour le remplacement de MM. Picard et de Tocqueville. La discussion des candidatures est tout à fait oiseuse, attendu que lors de la nomination de M. Dupuy de Lôme, il a été formellement convenu que les deux premiers fauteuils vacants seraient réservés au général de Chabaud-Latour et à M. Lucien Brun. A ce sujet, il y a une remarque assez intéressante à faire. Lors de l'élection des 75 inamovibles par l'Assemblée, il ne se trouvait qu'un très-petit nombre de conserva-

teurs, une quinzaine tout au plus. Aujourd'hui, les chiffres sont les suivants : 7 pour l'extrême gauche, 19 pour la gauche, 28 pour le centre gauche, 2 pour le centre droit, 8 pour la droite, 8 pour l'extrême droite et 1 bonapartiste. Les conservateurs ont donc gagné trois ou quatre voix et les deux élections annoncées leur en feront certainement gagner encore deux.

Toutefois, les conséquences de la manœuvre de M. de la Rochette sont loin d'être effacées, puisque parmi les 75 inamovibles, il y en a encore 54 appartenant à la gauche. Il est à remarquer que parmi les inamovibles il y a quatre octogénaires, MM. Crémieux, Dufaure, Renouard et Gauthier de Rumilly appartenant tous les quatre aux groupes de gauche.

Le Ralliement a suspendu sa publication. Depuis quelque temps, ce journal, suivant l'expression vulgaire, ne battait que d'une aile et j'avais vu, à plusieurs reprises, qu'on s'était trouvé acculé parfois pour le numéro du jour même à des expédients. Quoiqu'en dise l'avis publié, il n'y a pas apparence que le Ralliement reprenne de sitôt, à moins qu'il ne soit repris par les propriétaires d'un journal dont la suspension prochaine est assez généralement prévue.

Tout Paris était hier, au Bois de Boulogne et sur le champ des courses de Longchamps. Jamais peut-être pareille affluence n'avait été remarquée. On constatait que le nombre des Anglais venus pour cette solennité était moins considérable qu'habituellement. Cela tenait probablement à ce que les Anglais ne pouvaient fonder aucune espérance sérieuse sur un de leurs chevaux. En revanche toutes les classes de la société parisienne et provinciale étaient largement représentées ; les équipages de toutes sortes étaient entassés pêle-mêle sur la plaine de Longchamps et dans toutes les avenues environnantes. On était venu de bonne heure, et les voitures à la Daumont, les huit ressorts aristocratiques, les grands chais à banc des fêtes suburbaines, et les tapissières, les voitures de blanchisseurs, les fiacres et victorias, à 2 fr. 50 l'heure, formaient un ensemble unique et qu'on ne voit que ce jour-là. Et tout ce monde bavait mangait : pâtés truffés, sandwiches, jambon, petits gâteaux, champagne, vin, coco, bière, on ne saurait calculer tout ce qui a été bu et dévoré de midi à minuit. Quant à l'événement de la journée, la victoire de St. Christophe, il a causé une surprise générale ; et les modestes parieurs qui avaient placé quelques francs sur ce cheval à peu près inconnu ont gagné une bonne journée. Le soir, grande foule à Mabile. Par exception, on a constaté qu'il n'avait pas été échangé de coups de poings ni de gifles. En revanche, messieurs les ivrognes ont fait des leurs : 972 ont passé la nuit au poste. La journée du 10 juin marquera dans les annales parisiennes.

Je suis informé que le ministre de l'intérieur vient d'envoyer aux préfets de nouvelles instructions relatives au colportage. Vous connaissez la circulaire de M. de Fourtou sur ce sujet. On recommande aux préfets de tenir la main de la façon la plus rigoureuse à l'exécution des prescriptions de la circulaire. On attache une très-grande importance à la surveillance des colporteurs que les radicaux utilisent pour la plupart comme agents pendant la période électorale.

Les journaux parlent beaucoup, depuis quelques jours, des élections sénatoriales qui doivent avoir lieu pour le remplacement de MM. Picard et de Tocqueville. La discussion des candidatures est tout à fait oiseuse, attendu que lors de la nomination de M. Dupuy de Lôme, il a été formellement convenu que les deux premiers fauteuils vacants seraient réservés au général de Chabaud-Latour et à M. Lucien Brun. A ce sujet, il y a une remarque assez intéressante à faire. Lors de l'élection des 75 inamovibles par l'Assemblée, il ne se trouvait qu'un très-petit nombre de conserva-

teurs, une quinzaine tout au plus. Aujourd'hui, les chiffres sont les suivants : 7 pour l'extrême gauche, 19 pour la gauche, 28 pour le centre gauche, 2 pour le centre droit, 8 pour la droite, 8 pour l'extrême droite et 1 bonapartiste. Les conservateurs ont donc gagné trois ou quatre voix et les deux élections annoncées leur en feront certainement gagner encore deux.

Toutefois, les conséquences de la manœuvre de M. de la Rochette sont loin d'être effacées, puisque parmi les 75 inamovibles, il y en a encore 54 appartenant à la gauche. Il est à remarquer que parmi les inamovibles il y a quatre octogénaires, MM. Crémieux, Dufaure, Renouard et Gauthier de Rumilly appartenant tous les quatre aux groupes de gauche.

Le Ralliement a suspendu sa publication. Depuis quelque temps, ce journal, suivant l'expression vulgaire, ne battait que d'une aile et j'avais vu, à plusieurs reprises, qu'on s'était trouvé acculé parfois pour le numéro du jour même à des expédients. Quoiqu'en dise l'avis publié, il n'y a pas apparence que le Ralliement reprenne de sitôt, à moins qu'il ne soit repris par les propriétaires d'un journal dont la suspension prochaine est assez généralement prévue.

Tout Paris était hier, au Bois de Boulogne et sur le champ des courses de Longchamps. Jamais peut-être pareille affluence n'avait été remarquée. On constatait que le nombre des Anglais venus pour cette solennité était moins considérable qu'habituellement. Cela tenait probablement à ce que les Anglais ne pouvaient fonder aucune espérance sérieuse sur un de leurs chevaux. En revanche toutes les classes de la société parisienne et provinciale étaient largement représentées ; les équipages de toutes sortes étaient entassés pêle-mêle sur la plaine de Longchamps et dans toutes les avenues environnantes. On était venu de bonne heure, et les voitures à la Daumont, les huit ressorts aristocratiques, les grands chais à banc des fêtes suburbaines, et les tapissières, les voitures de blanchisseurs, les fiacres et victorias, à 2 fr. 50 l'heure, formaient un ensemble unique et qu'on ne voit que ce jour-là. Et tout ce monde bavait mangait : pâtés truffés, sandwiches, jambon, petits gâteaux, champagne, vin, coco, bière, on ne saurait calculer tout ce qui a été bu et dévoré de midi à minuit. Quant à l'événement de la journée, la victoire de St. Christophe, il a causé une surprise générale ; et les modestes parieurs qui avaient placé quelques francs sur ce cheval à peu près inconnu ont gagné une bonne journée. Le soir, grande foule à Mabile. Par exception, on a constaté qu'il n'avait pas été échangé de coups de poings ni de gifles. En revanche, messieurs les ivrognes ont fait des leurs : 972 ont passé la nuit au poste. La journée du 10 juin marquera dans les annales parisiennes.

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTEMENTS : Annonces : la ligne... Réclames : ... Faits divers : ... On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place ; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C^o, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse) ; à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

Feuilleton du Journal de Roubaix du 13 Juin 1877

LA PRINCESSE OGHÉROF

PAR HENRY GRÉVILLE VI (suite) Il était deux heures et demie du matin quand Michel se coucha harassé, après avoir mis de l'ordre dans ses tiroirs et jeté quelques effets dans une malle. Avant de se coucher il alla voir la petite orpheline dans le salon. En dormant, elle avait repoussé les chaises et roulé par terre sur le tapis ; elle dormait aussi bien que sur un lit de plume. — Michel la releva avec précaution, sans provoquer autre chose qu'un léger grognement de la petite dormeuse, la remit sur son canapé, la couvrit, l'embrassa et s'en alla. — Ouf ! se dit-il en se jetant sur son lit, ce sera bientôt fini, par bonheur, car si cela devait durer seulement huit jours, je deviendrais fou.

— Vous ne l'aviez pas ordonné, monsieur, répondit celui-ci ; vous vous êtes couché si tard, et le train ne partant qu'à une heure, je n'ai pas pensé qu'il fut nécessaire... Le thé est prêt, et la bonne vous a fait un excellent déjeuner.

Mandissant cette fois raffection de ses serviteurs qui avaient l'aspect d'un sommeil, le jeune homme s'habilla en un tour de main et s'aperçut qu'il avait encore oublié une demi-douzaine de choses indispensables.

La gouvernante était arrivée ponctuellement, il lui remit l'enfant et sortit. Il se rendit avant tout chez un jardinier, et lui commanda le plus beau bouquet qui lui eût jamais passé par les mains ; il donna l'adresse de M. Milaguine sur une carte à lui, à laquelle il ajouta quelques mots au crayon : « Re-tard absolument involontaire ; impossible à présent de venir. Explications d'aujourd'hui en quinze. Respect et félicitations. »

Il prit toutes ses précautions pour que le bouquet fût remis à point, et retourna chez lui. Une heure après, il arrivait à la gare, juste à temps pour se voir bousculer dans un compartiment de premières avec l'étrange société que le ciel lui avait si inopinément adjointe.

M. Milaguine avait peu dormi. Dès sept heures du matin, elle était levée, et grand étonnement de Nastia, qui partageait sa chambre à la compagnie, et qui

lui avait déclaré qu'il fallait être malade pour se réveiller de bonne heure un jour de fête, quand on pouvait si bien rester au lit. Là-dessus Nastia s'était retournée sur l'oreiller et rendormie à poings fermés.

Marthe, bien aise d'être seule, avait commencé par s'habiller avec beaucoup de soin ; son joli costume du matin, blanc et vapoureux, lui seyait à merveille. Après s'être accordé un sourire dans la glace, elle était descendue au jardin avec un livre qu'elle ne lisait pas.

Huit heures, neuf heures, puis la demi-heure sonnèrent. Elle devint un peu nerveuse et se mit à marcher dans les allées pour distraire son impatience. Depuis deux heures, elle se représentait le moment où Michel arriverait par la grande avenue ensoleillée, au bord de la Néva. Elle l'avait vu de loin, dans son rêve ; elle reconnaissait et presser le pas ; — il lui tardait que ce rêve devint une réalité.

Les dernières paroles du jeune homme, l'avaient remuée jusqu'au plus profond de son âme. Elle se reprochait le regard par lequel elle les avait provoquées ; elle avait honte, elle rougissait en pensant qu'elle lui avait accordé ce regard qui avait descellé les lèvres du jeune Avdriem ; il lui semblait s'être manqué à elle-même en appelant cet aveu. Elle s'en voulait de ce qui lui paraissait une faiblesse.

Pour cette âme altière, c'était déchoir de s'accorder quoi que ce fut avant d'avoir été formellement sollicitée. Non pas qu'un amour-propre mesquin lui fit

désirer d'avoir tous les avantages, mais le devoir de la femme lui semblait être la plus rigoureuse sous peine de faillir à la sainte pudeur.

Elle s'en voulait aussi de l'insistance qu'elle avait apportée à le prier de venir ce jour-là ; mais sur ce point, elle n'avait pas été maîtresse d'elle-même ; depuis longtemps, elle attachait à la présence du jeune homme une sorte d'importance superstitieuse ; il lui semblait que cette présence lui portât bonheur, et elle redoutait une espèce de mauvais sort lorsqu'elle ne le voyait pas venir les jours où elle avait raison de l'attendre.

Aussi, en s'entendant promettre la visite du matin qui devait remplacer celle du soir, toute son humeur, toute son inquiétude était-elle tombée, et c'est cette détente d'esprit qui lui avait fait regarder si doucement le jeune homme. Et voilà que, ce matin, elle s'en voulait presque autant de ce regard miséricordieux que de la faiblesse superstitieuse qui lui avait d'abord fait tenir rigueur à Michel.

Elle pensait à tout cela en parcourant l'allée qui longeait la palissade du jardin. La Néva brillait au grand soleil ; les fleurs — autant de bouquets de verdure — miraient dans l'eau leurs pavillons blancs et leur tendre fraîcheur de mai ; le vent du matin jouait avec le bout des rubans de la jeune fille et passait sur ses joues, aussi doux que le veuleur d'une feuille de rose.

Elle se sentait joyeuse et troublée ; elle avait nettement conscience que ce

jour allait décider de sa vie et que son bonheur allait venir à elle le long de cette avenue ombreuse, dans le miroitement des flots bleus.

Dix heures sonnèrent puis la demie. Marthe cessa de marcher. Appuyée sur la palissade, elle fit ce qu'elle n'avait jamais fait, ce qui la veille lui aurait paru une inconvenance ; elle regarda sur la route, interrogeant des yeux les rares équipages, les piétons, les cavaliers plus rares.

Une horloge lointaine sonna onze coups. Marthe quitta brusquement la palissade, entra dans un kiosque du jardin, se jeta sur un banc et se mit à pleurer.

Elle pleurait bien rarement ; elle considérait les larmes comme une faiblesse, quand elles n'étaient pas une ressource un épanchement pour le cœur trop plein et près d'éclater. Mais ce matin-là elle se sentait envahie par une désolation complète, un sentiment d'abandon absolu. Elle avait beau se dire que le jeune homme avait pu être retenu par un obstacle vulgaire, — elle devina même la vérité exacte — que cette absence ne serait que de quinze jours, que probablement elle allait recevoir tout à l'heure un billet, un mot d'excuse et d'explication ; son cœur, affaibli par l'attente et la récente lutte, ne voulait pas accepter de consolation.

Pendant qu'elle s'échappait ses yeux de son mieux et tâchait de retrouver un peu de calme pour se présenter devant son père, Pauline, qui guettait de la

fenêtre, avait vu venir le messager d'Avdriem, porteur du bouquet. Descendant aussitôt, elle l'avait trouvé sur le perron et s'était chargée de remettre son message. Une demi-douzaine de bouquets encombraient déjà l'antichambre, elle n'eut pas de peine à escamoter celui-là. Profitant d'un moment où personne ne la voyait, elle grimpa à son observatoire, munie de son précieux fardeau. La robe blanche de Marthe débordait un peu du kiosque.

Tranquille alors, Pauline lut et relut la carte, la déchira méthodiquement en beaucoup de petit morceaux qu'elle noya au fond d'un verre d'eau ; puis elle s'assit, et s'absorba dans la contemplation de son larmier.

C'était un bouquet d'amant, de fiancé. On eût dit que le jardinier avait deviné quelque chose, car ces fleurs composaient tout un poème. Les jasmins, les tubéreuses, les camélias, les lilas, tout était blanc ; une poignée de fleur d'orange se dissimulait au milieu, dans un panache de fougères.

Enivrée sans doute par le mélange puissant de tant de parfums, Pauline arracha les fleurs d'orange d'un geste plein de rage, au risque de détruire toute l'harmonie de cette hymne odorante ; elles les tint un moment dans sa main fermée, prête à les lâcher, — puis riant soudain d'un rire sarcastique, elle les planta brusquement dans ses cheveux et se regarda dans la glace.

Elle était extraordinairement jolie. La méchanceté de ces yeux noirs lui don-